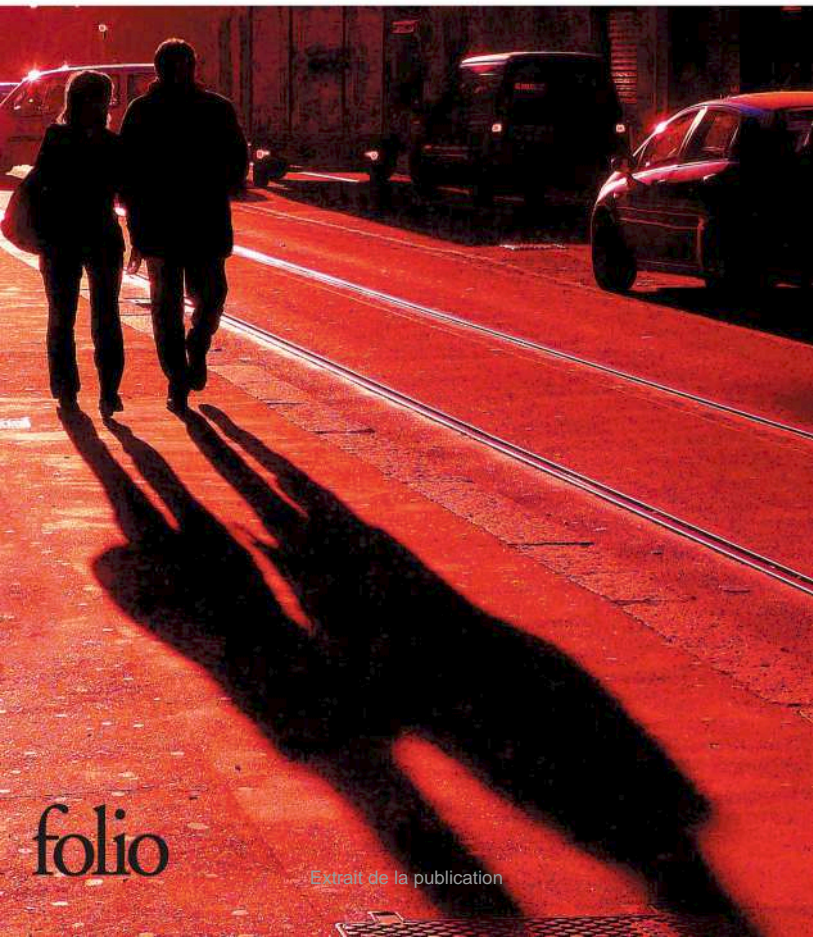


Jens Christian Grøndahl

Les mains rouges



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Jens Christian Grøndahl

Les mains
rouges

*Traduit du danois
par Alain Gnaedig*

Gallimard

Titre original :

RØDE HÆNDER

© 2006, *Jens Christian Grøndahl.*
© Éditions Gallimard, 2009, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Jens Christian Grøndahl est né à Copenhague en 1959. Il a publié plus de dix romans et est unanimement considéré comme l'un des meilleurs écrivains de sa génération. *Piazza Bucarest* a été récompensé par le prix Jean Monnet de Littérature européenne 2007.

Je l'ai rencontrée un été à la fin des années soixante-dix, quand je travaillais à la Gare Centrale, au service de réservation des hôtels. Elle est arrivée un soir par le dernier train de Hambourg. J'ai deviné qu'elle avait pris ce train parce qu'elle tenait un sac plastique d'un grand magasin allemand. Elle faisait les cent pas, l'air nerveuse. J'ai cru qu'elle était allemande jusqu'à ce qu'elle s'approche du comptoir et m'adresse la parole. Ce soir-là, j'étais seul pour faire la fermeture. C'était la fin août, et le flot de touristes avait commencé à décroître. Il n'y avait presque personne dans le hall des arrivées et, perché sur mon tabouret, j'avais tout mon temps pour observer les rares silhouettes qui passaient devant mon poste de guet.

Elle devait avoir mon âge, ou peut-être un ou deux ans de moins que moi, elle était dégingandée, les cheveux châtons en bataille et le visage anguleux. Elle avait une cicatrice sur la joue droite, au coin des lèvres, elle n'en était pas

moins belle, d'ailleurs, cette cicatrice ne faisait que le souligner. Son regard était direct, avec presque un air de défi, elle avait un sourire vif et de connivence, comme si elle voulait me montrer qu'elle savait fort bien quelque chose dont je n'étais pas moi-même pleinement conscient. J'ai été surpris qu'une jeune Danoise qui venait d'arriver par le train de Hambourg ait besoin d'une chambre d'hôtel.

Le comptoir n'existe plus. Il était situé au milieu du hall des arrivées, un pavillon de bois vernis avec des fenêtres au châssis en cuivre que l'on relevait. Seuls des étudiants comme moi faisaient tourner cette petite entreprise. Nous servions chacun une file de touristes, séparés par des guide-files tels qu'on en trouve à l'entrée des stades ou de Tivoli. Le travail consistait à appeler les hôtels ou les particuliers qui louaient des chambres, et à remettre une carte sur laquelle une croix indiquait l'endroit où devait se rendre le touriste. Les hôtels et les particuliers étaient classés dans un fichier selon les catégories de prix et la situation. Au fil des mois, j'avais l'impression de connaître les réceptionnistes de tous les petits hôtels autour de la Gare Centrale, même si j'ignorais leurs noms et n'avais jamais vu leurs visages.

Elle m'a adressé un sourire plein d'indulgence quand je lui ai tendu un plan de la ville en voulant tracer une croix afin d'indiquer l'emplacement de son hôtel. Bien entendu, elle

connaissait le chemin. Je l'ai suivie du regard quand elle s'est éloignée avec son sac plastique et une grosse valise. Elle portait un t-shirt et un pantalon militaire trop ample qui venait d'un surplus. Peu après, elle est revenue à mon comptoir. Elle m'a demandé si je savais où était la consigne. Je me suis penché et j'ai pointé le doigt.

Lorsqu'elle est repartie, j'ai fermé le comptoir et baissé le store. Alors que je venais de ranger la caisse et d'éteindre la lumière, j'ai entendu que l'on toquait doucement à la porte vitrée. J'ai relevé le store et j'ai croisé son regard direct. Elle n'avait pas de monnaie danoise. Pouvais-je lui changer vingt marks? J'ai fouillé dans mes poches, mais je n'avais pas l'équivalent du billet qu'elle tenait. Elle a voulu que je le prenne malgré tout, en échange de mes pièces. Je les lui ai données, en lui déclarant qu'elle pouvait garder son billet. Elle est restée là tandis que je fermais la porte à clef. Nous avons marché dans la même direction, puis elle s'est dirigée vers la consigne. J'avais déjà poursuivi mon chemin quand elle m'a interpellé :

« Merci ! Au fait, comment t'appelles-tu ? »

Je lui ai dit mon nom. Elle est restée un instant sans un mot, une jeune inconnue dans le hall désert.

« Je peux te demander quelque chose ? » a-t-elle ajouté.

J'ai souri en haussant les épaules, j'ai fait

quelques pas vers elle. Elle est allée vers la consigne. Elle a sorti un autre sac plastique de sa valise, l'a déposé dans un casier, elle a introduit des pièces, verrouillé le casier. Puis elle s'est tournée vers moi en me montrant la clef. Ça paraîtrait peut-être étrange, mais je lui rendrais un grand service en gardant la clef pour elle pendant un jour ou deux. Bien sûr, je pouvais refuser, mais je lui rendrais vraiment un fier service. Elle me dévisageait avec une expression sérieuse. J'ai songé à ce qu'elle venait de dire. Bien entendu, je pouvais refuser, c'était bizarre de le souligner. C'est vrai, nous ne nous connaissons pas du tout. Pourtant, j'ai dit oui, et son sourire m'a fait sentir que j'avais pris la bonne décision.

« Au fait, je m'appelle Randi, dit-elle.

— Je le sais bien. »

Elle m'a regardé d'un air interloqué. De toute évidence, elle avait oublié qu'elle venait de remplir une fiche pour réserver une chambre.

« C'est juste pour un jour ou deux », répétait-elle sans me lâcher des yeux.

Randi Petersen. À ce moment-là, je ne pouvais pas savoir que ce n'était pas son vrai nom. Dans mon esprit, il s'est fondu avec son visage anguleux tandis que je rentrais par le train de banlieue avec la clef de la consigne dans ma poche, étonné par moi-même.

Il s'est écoulé plus de deux jours. Chaque après-midi, chaque soir, j'étais à mon poste et

j'attendais sa venue. Les autres employés se moquaient de moi quand je les interrogeais une énième fois pour savoir si une jeune fille du nom de Randi m'avait demandé.

Un après-midi, à la fin de mon travail, j'ai décidé d'aller à son hôtel. La chaleur estivale pesait sur la ville, le soleil perçait à travers la verrière de la gare en autant de cônes chargés de poussière qui faisaient ressembler les passants à des bancs de poissons exsangues. L'hôtel se trouvait dans une rue de traverse entre Halm-torvet et Istedgade. Le réceptionniste ne ressemblait pas à ce que je m'étais imaginé. J'ai reconnu sa voix, après toutes les conversations que nous avions eues au téléphone, et je me suis demandé s'il avait reconnu la mienne. Si c'était le cas, il n'en a rien laissé paraître.

Il a ouvert son épais registre où les noms de clients se suivaient dans des colonnes à côté de la date de leur arrivée et de celle de leur départ. Randi Petersen avait seulement passé une nuit à l'hôtel. Était-ce moi qui avais cherché à la joindre? Il a vu qu'un message n'avait pas été transmis à la cliente, avec un numéro de téléphone en Allemagne de l'Ouest.

J'ai traîné en ville avant de prendre le train de banlieue. Peut-être espérais-je qu'un hasard pousserait le chemin de Randi à croiser le mien. Combien de fois n'ai-je pas emprunté le même itinéraire depuis ce jour? C'est toujours moi, ce

jeune homme qui allait par les rues de Copenhague, désorienté, une clef de consigne en poche, et j'en sais à peine plus sur lui que ce qu'il pouvait deviner sur celui que je suis aujourd'hui. Il m'est seulement possible d'entrer en contact avec lui en suivant le même trajet. La ville a moins changé que l'on pourrait le croire. Il y a ainsi des visages que l'on avait l'habitude de reconnaître dans la foule en arpentant les rues du centre, et que l'on ne voit plus depuis des années. On se souvient à peine d'eux et j'ai moi-même du mal à discerner mon prédécesseur dans les rues de Copenhague, un soir d'août, dans les années soixante-dix. Seules les rues sont identiques, et les résidents les reconnaîtront longtemps après qu'ils auront oublié les visages.

Les événements dont je vais parler se sont passés avant que ma vie ne prenne forme. Elle pouvait encore partir dans toutes les directions, comme lorsque l'on erre au hasard, par un soir d'été. On est jeune, on se dit que tout est possible, même s'il n'arrive pas grand-chose pour autant. On est encore seul face à l'existence, détaché, parce que la vie ne s'est pas encore intéressée à nous, parce que nous n'y avons pas encore apposé nos marques. On peut même avoir l'impression d'être un intrus, un importun. La liberté a le goût amer du fruit vert tandis que l'on prolonge son errance à travers la ville assez longtemps pour la voir se vider des gens qui rentrent chez eux.

Je ne connaissais pas encore beaucoup de monde, et j'étais très seul. J'avais quitté la maison l'année précédente et je louais deux pièces chez des amis des parents d'une fille avec qui j'étais sorti. Elle m'avait pour ainsi dire laissé là, à l'étage d'une maison de Klampenborg, près de l'hippodrome. Le dimanche, sur la terrasse du toit, j'entendais les voix énervées dans les haut-parleurs qui scandaient les noms des chevaux dans une litanie enfiévrée : Indian Rose, Dark Ruby, Thunderboy...

Il restait encore deux semaines avant le début des cours et, quand je n'étais pas au travail, je passais mon temps à lire, à fumer et à paresser au soleil. Je pensais souvent à Randi, l'inconnue. La clef de la consigne dans ma poche me faisait penser à elle quand je prenais le train pour gagner le centre-ville. J'avais parfois l'impression que c'était la ville qui me la dissimulait dans son dédale de rues, et non que c'était elle qui restait cachée. Cependant, qui disait qu'elle se cachait? Il lui était peut-être arrivé quelque chose. Dans ce cas, pourquoi n'envoyait-elle pas quelqu'un à la gare pour récupérer la clef et vider la consigne? S'il n'y avait pas eu la clef, j'aurais cru que j'avais rêvé.

Je ne l'ai d'abord pas reconnue lorsque, un après-midi, elle a pris sa place dans la file de touristes devant le comptoir de réservation. Elle avait attaché ses cheveux en une queue-de-

cheval, mis du rouge à lèvres et portait un tailleur à carreaux en laine, même s'il faisait encore chaud. On aurait dit un déguisement et, avec ses talons hauts, ses pas manquaient un peu d'assurance. Je me suis mis à transpirer en m'occupant des touristes qui la précédaient, mais quand cela a été son tour, j'ai vu qu'elle aussi transpirait.

Elle m'a demandé quand je terminais ma journée. Elle s'exprimait comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Elle a dit qu'elle allait m'attendre au restaurant de la gare.

« Tu viendras, n'est-ce pas ? »

Il y avait de l'inquiétude dans le ton insistant de sa voix.

Quand je suis entré dans le restaurant, elle était assise à une table dans un coin. Elle n'avait pas touché aux deux sandwiches dans son assiette, en revanche, à en juger par le cendrier, j'ai vu qu'elle en était à sa quatrième cigarette. Elle fumait des cigarettes allemandes sans filtre, je me souviens encore du paquet rouge et de la manière dont elle ôtait le tabac de sa lèvre inférieure, avec un ongle verni. Je ne connaissais personne qui se mettait du vernis à ongles, ce n'était pas à la mode ces années-là. Elle soufflait la fumée par le coin des lèvres afin de ne pas m'indisposer, et je me rappelle que, pendant un instant, un je-ne-sais-quoi de vulgaire est passé sur ses traits. J'ai posé la clef entre nous, sur la table. Elle a hésité avant de s'en saisir, puis elle m'a dévisagé.

« J'ai besoin de ton aide.

— Comment ça ?

— J'ai besoin d'un endroit où je puisse rester quelques jours. Ensuite, je disparaîtrai. »

Aujourd'hui, mon geste ne manque pas de me surprendre, mais à l'époque cela ne m'a pas paru étrange de dire oui sans tergiverser. Elle a commencé à se détendre après Nordhavn Station, mais elle n'a pas dit grand-chose durant le trajet. C'était bizarre d'être en face d'elle dans le wagon et d'emprunter avec elle cette ligne que j'utilisais chaque jour. Mes proprios ne nous ont pas vus quand nous sommes passés dans l'entrée avant de grimper l'escalier. Nul ne savait que nous nous étions rencontrés et que nous étions ensemble à ce moment précis.

Randi a eu l'air satisfaite par son logement temporaire. Elle était sur la terrasse pendant que je refaisais mon lit avec des draps propres et que j'arrangeais le canapé pour moi. Je suis sorti la rejoindre. Le soleil venait de se coucher et, tandis que nous contemplions le ciel au-dessus des maisons blanches et du Sund, je me suis soudain demandé ce que j'allais faire d'elle, sans parler de moi-même d'ailleurs. J'ai proposé d'aller faire un tour à Bakken, au parc d'attractions.

Je n'y avais pas mis les pieds depuis des années, même après avoir déménagé à Klampenborg, si ce n'est deux ou trois dimanches, l'hiver précédent. Quand le temps était clément,

je m'étais promené dans Dyrehaven, le jardin zoologique, et il m'était arrivé de faire un détour dans les rues aux attractions closes. Les décors bariolés et les lampes éteintes avaient eu l'air déplacés sous la lueur crue du soleil hivernal, et la carcasse des poutrelles des montagnes russes formait ainsi un labyrinthe d'ombres où les pensées pouvaient aisément s'égarer. Mais, ce jour-là, que d'éclairs clignotants, que de tintamarre au bout de l'allée qui menait de la gare à travers la lisière de la forêt. Nous avons mangé des hot-dogs et nous sommes montés dans les autos tamponneuses. Dans son tailleur à carreaux, elle ressemblait à une princesse en goguette, excitée par les lumières, la musique tapageuse et l'odeur de caoutchouc surchauffé.

Nous avons pris une bière pression sous une tente. Je lui ai dit que j'étais allé à l'hôtel où elle était descendue, et qu'il y avait un message pour elle, laissé par quelqu'un qui avait appelé d'Allemagne. Elle n'a pas répondu. Manifestement, elle n'avait aucune envie de me parler d'elle, et j'ai été déçu qu'elle ne me fasse pas confiance. Nous avons parlé ciné et musique, de ces sujets dont on discute quand on ne sait pas encore si l'on a des choses en commun. Elle racontait un film après l'autre, dans le seul but d'entretenir la conversation. La cicatrice au coin droit de ses lèvres remuait un peu lorsqu'elle parlait ou souriait et, dans ma légère ébriété, j'ai failli tendre la main et lui caresser la joue.

Le lendemain matin, lorsque je me suis réveillé, j'ai d'abord eu du mal à comprendre ce que je faisais sur le canapé dans la pièce à côté de ma chambre. Elle dormait encore quand je me suis préparé pour partir au travail. J'ai entrouvert la porte. Un de ses pieds dépassait de ma couette. L'après-midi, à mon retour, nous sommes descendus jusqu'à Bellevue. Il restait seulement quelques baigneurs sur la plage. Nous nous sommes allongés sous les arbres, nous avons discuté, fumé des cigarettes tout en contemplant les voiles blanches des bateaux de plaisance.

Elle était originaire d'une petite ville du Vestjylland, une de ces bourgades sans histoires qui se recroquevillent sous le vent d'ouest, reliées par des routes sinueuses et désertes dans le paysage plat. Elle avait seulement deux ans quand ses parents avaient divorcé. Ensuite elle n'avait guère vu son père et, peu à peu, elle avait presque oublié à quoi il ressemblait. À sa connaissance, elle avait une demi-sœur et un demi-frère, mais elle ne les avait jamais rencontrés. Quand elle avait eu seize ans, elle et sa mère avaient déménagé à Copenhague. Elles avaient habité dans un petit appartement du quartier de Nordvest, sa mère travaillait à l'usine.

Randi avait été heureuse de venir à la capitale, mais elle avait eu du mal à se faire de nouveaux amis. Peut-être avait-elle trop pris

l'habitude de rester seule dans son coin et de courber le dos sous le vent. Sa mère s'était mariée, et elles avaient emménagé dans la villa de cet homme, dans la banlieue sud. Il possédait une quincaillerie et il avait toujours un épais calepin dans sa poche de derrière. Randi n'avait jamais vu autant d'appareils électriques chez quelqu'un. La maison était tellement grande qu'il avait installé des interphones, comme s'il craignait qu'ils ne puissent communiquer. Il lui avait payé son permis de conduire et, d'une manière générale, il s'était efforcé d'être amical avec elle. Cependant, elle ne se sentait pas à sa place au milieu des sièges en cuir du salon.

À la fin de sa scolarité, elle ne savait pas ce qu'elle allait faire. Sa mère lui avait proposé d'être apprentie chez un coiffeur pour dames et lui avait trouvé un boulot d'assistante dans un salon. Mais elle s'était ennuyée à laver les cheveux des gens toute la journée. Elle avait pris les emplois qui se présentaient, du ménage dans une maison de retraite, le service dans une cantine. Même en se creusant la tête, elle ne voyait pas ce qu'elle aurait vraiment eu envie de faire, sur la durée, parmi toutes les possibilités offertes. Pendant quelques mois, elle était sortie avec un garçon un peu plus âgé qui était apprenti-charpentier et qui avait une voiture, mais cela n'avait pas marché. Sa mère s'inquiétait pour elle et son beau-père avait essayé de lui parler comme s'il la comprenait. Comme s'il y avait quelque chose à comprendre.

Une de ses amies avait été sur le point de partir pour Francfort, où elle devait travailler un an comme jeune fille au pair. Mais cette dernière était tombée amoureuse d'un gars et n'avait plus souhaité partir. Et Randi avait pris sa place. Au début, cela avait été assez agréable et elle commençait à bien parler allemand, mais elle avait fini par s'ennuyer à garder les enfants et à faire la cuisine. Elle n'en a guère dit plus et s'est montrée évasive quand je lui ai posé des questions supplémentaires sur son séjour en Allemagne. On aurait dit qu'elle regrettait de s'être mise à parler. D'un autre côté, elle donnait l'impression d'être quelqu'un qui n'a pas parlé de soi depuis longtemps.

Elle m'a demandé ce que j'étudiais. Pendant que je le lui expliquais, elle a affiché ce sourire particulier, comme si elle savait d'avance ce que j'allais dire. Même si j'avais deux ans de plus qu'elle, elle avait l'air plus mûre, et son sourire me donnait presque le sentiment d'être un gamin.

Le lendemain soir, quand je suis rentré, elle était sur la terrasse à profiter des derniers rayons du soleil, seulement vêtue de sa culotte et du t-shirt dans lequel elle avait dormi. À croire qu'elle n'était pas sortie de la journée. Je lui ai demandé si elle avait faim, elle a fait oui de la tête. Je lui ai dit que j'allais faire quelques courses. Il faisait chaud, ma chemise était trempée de sueur, et je suis passé dans la chambre pour en

changer. Sa valise était posée sur le lit, la moitié de son contenu était vidé sur la couette et j'ai aperçu son passeport entre ses sous-vêtements et quelques livres en allemand. Je n'ai pas pu me retenir d'y jeter un coup d'œil. Elle avait les cheveux plus courts sur la photo et paraissait plus âgée. Sonja Evers.

Peut-être m'a-t-elle vu, peut-être n'ai-je pas reposé le passeport exactement à l'endroit où je l'avais trouvé. Je ne sais pas. Peut-être cela n'avait-il rien à voir avec le passeport mais, quand je suis rentré des courses, elle avait disparu. Elle avait emporté ses affaires et n'avait laissé d'autre trace que la légère odeur d'un corps étranger sur ma couette. J'ai tout de suite su que je n'entendrais plus parler d'elle, pourtant, j'ai couru jusqu'à la gare. À l'instant où je suis arrivé sur le quai, j'ai vu démarrer un train de banlieue, et je n'ai pu m'empêcher de penser qu'elle se trouvait dans un des wagons qui glissaient sur les rails, en route vers le centre-ville.

Je suis descendu à la plage. Les baigneurs avaient ramassé leurs affaires. Le train qui venait de partir était certainement rempli de bouées dégonflées et d'enfants aux cheveux pleins de sable. Je me suis assis sous le petit poste de surveillance blanc des sauveteurs. Au loin, dans le soleil rasant, j'ai discerné le ferry pour Oslo qui faisait route vers le nord. Peu m'importait qu'elle s'appelle Randi ou Sonja, et je me suis reproché de l'avoir fait fuir de mon existence.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SILENCE EN OCTOBRE, 1999.

BRUITS DU CŒUR, 2002 (Folio n° 3979).

VIRGINIA, 2004 (Folio n° 4432).

SOUS UN AUTRE JOUR, 2005 (Folio n° 4495).

PIAZZA BUCAREST, 2007, prix Jean Monnet de Littérature européenne (Folio n° 4797).

LES MAINS ROUGES, 2009 (Folio n° 5208).

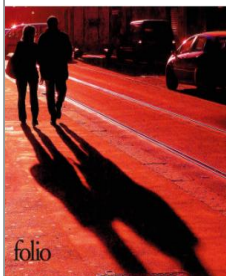
QUATRE JOURS EN MARS, 2011.

Aux Éditions Le Serpent à Plumes

ÉTÉ INDIEN, 1996.

**Jens Christian
Grøndahl**

Les mains rouges



Les mains rouges

Jens Christian Grøndahl

Cette édition électronique du livre
Les mains rouges de Jens Christian Grøndahl
a été réalisée le 17 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070440474 - Numéro d'édition : 250777).

Code Sodis : N46059 - ISBN : 9782072422515

Numéro d'édition : 230696.